

CENTRE DE RECHERCHE ET DE CREATION

ELSA TRIOLET – ARAGON

Moulin de Villeneuve

78730 Saint – Arnoult en Yvelines

Pour saluer François Féret

Dimanche 7 février 2010

Mesdames, messieurs,

Cher(e)s Ami(e)s,

Je suis très heureux de vous retrouver pour cette réouverture et ce lancement de la saison 2010 des activités de la Maison Elsa Triolet – Aragon. Votre fidélité, votre présence constitue pour la petite équipe de la Maison, pour Caroline Bruant qui en assure à mes côtés la direction, un encouragement précieux. Je vous en remercie du fond du cœur.

Je suis heureux de vous accueillir aujourd'hui pour le vernissage d'une exposition de François Féret, - François que je présente aux amis qui ne le connaîtraient pas, permettez-moi de lui associer son épouse Colette, et je veux les remercier tous les deux pour leur présence et pour leur engagement à nos côtés dans sa réalisation.

Les hasards de la vie font qu'il y a bien longtemps que je connais François. C'est un homme d'une grande gentillesse, d'une grande douceur, d'une grande modestie. François a beaucoup fait pour les autres. Graphiste, affichiste, maquettiste, décorateur de théâtre, longtemps responsable des expositions d'Arts plastiques de la ville de Saint Ouen, - c'est lui qui, par exemple, a réalisé la première maquette de la revue « Faites entrer l'infini » éditée par nos amis de la SALAET (Société des Amis d'Elsa Triolet et Aragon) – François s'est toujours beaucoup impliqué dans des projets collectifs, dans des projets d'amis, sans jamais se mettre en avant. Au point qu'on en viendrait presque à oublier que lui aussi est peintre, lui aussi a su créer une œuvre, son œuvre. Et c'est pourquoi je suis très heureux qu'il ait accepté aujourd'hui de se montrer « tel qu'en lui-même enfin... », comme dit le poète.

La peinture, vous le savez bien, n'a rien d'un exercice spontané, d'un pur mouvement du corps qui vous ouvrirait à l'extériorité de la toile. Elle naît d'une alchimie compliquée, où se mêlent le savoir, le métier, la précision du

geste, la longue maîtrise retenue de la main, mais aussi la part nocturne des rêves et la force intérieure d'une vision. Il y a bien tout cela, chez François Féret dont les œuvres n'ont rien d'une hâtive improvisation. Au contraire, au départ des toiles accrochées dans cette salle, il y a une longue maturation, un lent travail de mémoire, de nuits et de jours qui l'ont mobilisé tout entier. Car François ne commence pas par la peinture proprement dite, mais par le collage, par cette « rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection » comme disait Lautréamont, c'est-à-dire par le croisement de l'aléatoire et de l'imprévu qui fascinait tant les surréalistes, et, parmi eux, le jeune Louis Aragon. Oui, François « bricole » d'abord, en fabriquant des collages : en assemblant des photographies, des découpages dans des journaux – la plupart du temps, des revues féminines - des peintures, des photocopies. Il joue du fragment, des dimensions et des postures : tel détail peut être grossi, exacerbé pour en faire surgir le grain, le pixel, autant dire la matière dans son chaos inexorable d'atomes ! Une fois constitués, ces collages sont rangés, le temps qu'ils produisent leurs effets sur l'artiste, qu'ils infusent et se diffusent d'une manière spectrale. C'est alors le temps de leur vie intérieure.

Puis vient celui de la peinture, de la couleur et de la toile. Cette fois c'est l'épiscopo qui projette le collage sur la toile et permet au peintre non de l'imiter, non de le reproduire, mais d'en caler la structure, les grands équilibres, les éléments. Et ensuite, c'est la libre improvisation : le geste souverain du peintre qui décide et ordonne la pulvérisation et le mouvement des couleurs jusqu'à leur incendie final.

Il est frappant à cet égard de constater combien le thème de l'espace est prégnant chez Féret notamment dans les intitulés qu'il donne à ses toiles : « Corps Espace », « Cosmos Osmose », « Voyage de la cosmonaute », « Femme Cosmos ». Naturellement, je sais bien que les cartels n'imposent rien, n'ordonnent aucune vision et que, *in fine*, le cheminement du regard est libre face à la toile. Mais au moins peuvent-ils ouvrir une piste à la songerie. Et de fait, il y a bien sur tes toiles, mon cher François, un bleu horizon éclatant, suprême ; un bleu d'univers d'une grande limpidité, comme on peut à présent le voir – et plus seulement l'imaginer – sur les photos de la terre prises de satellites et qu'on appelle justement « la planète bleue ». Peut-être faut-il y voir là l'effet persistant chez toi de ce qui fut un grand moment de notre jeunesse : la conquête spatiale, le premier spoutnik, Gagarine, le premier pas de l'homme sur la lune. « Nos yeux furent premiers à voir/Les nuages plus bas que nous » écrivait déjà Aragon, pour saluer l'apport de l'aviation. Et tu m'as dit toi-même l'autre jour combien toute cette aventure cosmique, astronautique –appelons là

comme on veut- t'avait marquée, passionnée, en sorte que tes toiles actuelles en porteraient encore la trace sensible, avec la part de rêve qui accompagne ces images puissantes en chacun de nous.

Mais, à vrai dire, je pense pour ma part que le thème de l'espace, s'il est bien présent chez toi sous cet angle de sa conquête, est aussi « surdéterminé », comme disent les psychanalystes ; c'est-à-dire qu'il ne se borne pas à un seul signifiant, ne renvoie pas à une seule région de l'être, et que ses éclats sont multiples. Car enfin, ces traits noirs, ces mécanismes compliqués que l'on voit sur tes toiles sont-ils bien simplement comme une métaphore des fusées, des satellites et autres vaisseaux spatiaux ? Ils me semblent plutôt surgir d'une autre époque bien antérieure de l'âge industriel, avec leur densité de rouages et de ferrailles ! Sont-ils si loin, je te le demande, des poutrelles et des coques de navires que, tout enfant, tu voyais partir du port du Havre, quand, monté sur les hauteurs de la ville, tu ne te lassais pas de regarder la mer ?

L'espace alors n'est plus seulement l'infini céleste, il est aussi l'appel du voyage, le vertige secret de l'ailleurs, le songe du lointain qui peut être aussi voyage en soi-même, avec la géographie des courbes alanguies du « Voyage à Venise » ou du « Voyage érotique de la cosmonaute ». Ou bien encore le voyage tout intérieur de cet « Hommage à Tintoret », peint longtemps après la rencontre de ses toiles, en Italie, et parce que tu y avais décelé comme une asymétrie, un déséquilibre qui ne te quittait plus.

A côté et dans le thème de la conquête spatiale, il y a donc l'imaginaire plus intime – je veux dire : moins technologique et social – du voyage. Mais il y a aussi celui, proprement pictural, de l'organisation de l'espace pour un peintre, celui de la composition de sa toile, de ses formes, de ses couleurs. N'est-il pas frappant, en les regardant, de voir combien toi aussi, tu as dû « conquérir » ton espace ? Chaque toile semble faite de plusieurs parties, tu y mêles les plans et leurs ruptures, les styles et leurs déchirements, comme si la toile entière ne condensait que des fragments, des êtres éclatés, des morceaux que rien ne vient assembler et dont tu t'emploies à maîtriser le chaos pour les faire « tenir » ensemble et constituer ainsi l'unité de ta toile.

L'espace est donc bien pour toi le commencement du geste de peindre. Et tu y ajoutes la profondeur du temps, du temps des peintres. Car, tu me l'as dit, dans ces flèches blanches sur fond noir qui viennent blesser la forme centrale de ton « Voyage à Venise », il y a comme un écho lointain des flèches qui percent le corps martyr du *Saint Sébastien* de Mantegna, que tu

connaissais en reproduction mais que tu découvris justement dans cette ville. Dans les obliques de tes traits noirs, érigés comme des armes, comme des lances, il y a l'obsession qui ne te quitte pas de Paolo Ucello et de sa fameuse bataille de San Romano. Il y a encore dans tes rouages, mécanismes et appareillages, l'amour que tu portes à Fernand Léger, et dans tes noirs si accentués l'admiration que tu as pour Marfaing ou Soulages. Et dans cette volonté d'étaler ton noir majeur face à ton bleu souverain, il y a l'encouragement que t'a donné naguères notre ami très cher Ladislav Kijno, qui – m'as-tu confié – t'a libéré de l'angoisse de travailler avec le noir, parce que lui-même n'hésitait pas à l'étaler sur ses toiles.

Tu n'es donc pas seulement aux prises avec l'espace, mon cher François, mais aussi avec le temps de l'art qui t'accompagne en permanence et qui vient nous rappeler que, contrairement à ce que l'on croit parfois, un artiste ne peint pas le paysage qu'il a sous les yeux, mais celui qu'il porte en lui-même et qui vient des émotions esthétiques que lui ont procurées ses prédécesseurs.

A vrai dire, cher(e)s Ami(e)s, ce qui me frappe le plus dans le travail de François Féret, c'est son aptitude à manier la contradiction et à faire danser les contraires. Car voyez, il y a ces toiles dont l'unité est faite d'une multiplicité, je viens d'en parler. Il y a des éléments abstraits qui viennent y croiser des éléments figuratifs, comme ce visage parfaitement identifiable d'Ella Fitzgerald, la grande chanteuse de jazz, dans l'hommage qui lui est rendu. Il y a des éléments photographiés ou photocopiés qui viennent se mêler à des ensembles peints, comme une nécessité mécanique venant border une liberté picturale. Il y a l'opposition tranchée des couleurs : le noir au bleu, j'en ai parlé, mais aussi ces barres rouges qui viennent trancher comme au couteau des aplats francs et limpides. Il y a encore – comment ne pas le ressentir – l'opposition du masculin et du féminin, comme cette partie droite de ta « Porte océane » aux embruns prometteurs et aux douceurs subtiles, que Caroline Bruant a eu la bonne idée de disposer face à cette armada de pointes bien érigées et bien viriles, où l'on peut certes imaginer un scaphandre cosmonautique, mais aussi ... bien davantage, si affinité !

En somme, mon cher François, tu as bien compris cette loi des rêveries jadis repérée par Gaston Bachelard qui veut que l'imaginaire s'active dès qu'on lui livre des objets qui se contredisent ! Et effectivement, un être pur et simple ne peut pas solliciter la rêverie qui veut un au-delà, des souffrances et des aventures, par conséquent des dualités, des rivalités et des risques. Si la substance fourmille, entre en discorde, se pare de qualités opposées, elle ouvre

aussitôt un chemin aux songes qui peuvent s'enflammer de l'ardeur des matières, les pousser jusqu'à leur paroxysme, vivre le drame de l'univers.

Pourtant, mon cher François, rien n'est chez toi d'un seul tenant. Car, pour ma part, je vois bien sur tes toiles cet embrasement des contraires d'où surgit l'émotion et dont je viens de parler. Mais j'y perçois tout autant, comme une sorte de volonté d'apaisement, de matin calme, comme cet ovale, qui vient parfois border et envelopper tes déchaînements colorés. N'est-il bien qu'une métaphore de l'ellipse de la trajectoire des planètes calculée jadis par Kepler, si l'on veut rester fidèle à l'imaginaire du cosmos et de la conquête spatiale que tu nous suggères ? N'est-il pas aussi comme un œuf venant comme un théâtre, coiffer et ceindre le ballet de la vie ?

C'est cet œuf qui faisait dire à Diderot dans son fameux *Entretien avec D'Alembert* : « Voyez-vous cet œuf ? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la Terre ». En sorte que peut-être on pourrait te demander à notre tour, mon cher François, « voyez-vous cet œuf ? N'est-il pas sur tes toiles la nostalgie du lieu tout en douceur et sans conflit où commence toute vie ? N'est-il pas aussi peut-être du coup, l'horizon espéré et pacifié que tu souhaites voir promis aux conflits que tu sais si bien organiser sur tes toiles ? Comme une dialectique dépassant elle-même la brutalité de ses moments violents, saccadés et heurtés, pour accoucher d'un surgissement plus serein et plus calme ?

Voilà bien, cher (e)s Ami (e)s, quelques unes des interrogations qui sont nées chez moi l'autre matin quand j'ai séjourné longuement dans cette salle devant les toiles de François Féret, et quand je me demandais : d'où vient le plaisir que l'on prend à les fréquenter et à s'en repaître les yeux. Je suis sûr que vous-mêmes, vous trouverez bien d'autres cheminements, bien d'autres clés d'accès à l'univers si riche de François Féret, qui ne cesse de pousser l'émotion visuelle jusqu'à l'intelligence d'elle-même. Pour notre plus grand plaisir. C'est en tous cas, ce que je vous souhaite.

Encore merci à toi, cher François.

Et vous, cher(e)s ami(e)s, je vous remercie de votre attention.